



Vonk, Frank «La Sprachtheorie de Karl Bühler d'un point de vue linguistique », *Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire Epistémologie Langage*], Paris, SHESL, 2004, n°2, disponible sur Internet : <http://htl.linguist.jussieu.fr/dosHEL.htm>

Frank Vonk

University of Professional Education, Faculty of Economics, Arnhem

La Sprachtheorie de Karl Bühler d'un point de vue linguistique.

1. Introduction

En substance, la tâche que Bühler s'est assignée dans ses investigations concernant la théorie du langage est très simple. L'objectif ressort de l'esquisse qu'il brosse de la théorie du langage dans sa communication au 12^{ème} congrès de psychologie à Hambourg en 1931 : « Si je ne m'abuse, partout une réflexion théorique renouvelée et approfondie est entamée concernant l'objet et les principes de la recherche sur le langage. » (Bühler, 1932 : 95). Ce à quoi il souhaite donc parvenir est une analyse théorique du phénomène du langage qui déborde les champs disciplinaires. À cette fin, ce ne sont pas seulement des psychologues qui ont été invités à ce congrès de psychologues, mais aussi des sociologues et des linguistes, pour qu'ils s'expriment sur les fondements théoriques de l'emploi des signes du langage.

Autant cela peut paraître simple de prime abord, autant fut long et difficile le chemin que Bühler parcourut jusqu'à ce qu'il publie en 1934 sa *Sprachtheorie*, où il a exposé de manière systématique ses découvertes dans le domaine des fondements de la recherche linguistique. Ce n'est pas tout : il ressort des inédits qui se trouvent entre autres en possession du *Forschungsinstitut für österreichische Philosophie* à Graz, et des articles publiés entre 1934 et 1938 qu'il a constamment envisagé de réorganiser les principes de la recherche linguistique selon des perspectives nouvelles et différentes de celles qu'il a publiées dans la *Sprachtheorie*. Y compris dans les œuvres publiées dans les années qu'il lui a fallu passer aux USA, donc à partir de 1939, se profile un déplacement d'accent, qu'on peut certes, comme l'ont montré divers interprètes de Bühler, rattacher aux problèmes rencontrés durant son séjour en Amérique¹, mais qu'il faut également rattacher aux essais d'avant-guerre, par exemple à *Die Krise der Psychologie* (1927), et aux articles concernant les différents théorèmes [*Hauptsätze*] de la théorie du langage. On assiste ainsi durant l'époque qui a suivi la *Sprachtheorie* à un déplacement d'intérêt au profit du troisième axiome de la théorie du langage (« action de

¹ C'est ainsi qu'il n'a pas pu disposer de sa bibliothèque personnelle, disparue dans des conditions mémorables (Eschbach, 1987). En outre, le climat de la psychologie aux États-Unis était totalement différent de celui de l'Europe (cf. déjà Bühler, 1929, et sa constante critique du béhaviorisme).

parole» [*Sprechhandlung*] et «œuvre de langage» [*Sprachwerk*]; «acte de parole» [*Sprechakt*] et «structure linguistique» [*Sprachgebilde*]) et à une présentation détaillée de «théorèmes», c'est-à-dire du matériel tiré de l'axiomatique. Mais cette présentation correspond aussi à une «nouvelle organisation» de l'axiomatique. Ainsi Bühler (1937) consacre-t-il son troisième théorème à l'interaction verbale [*Sprechverkehr*], auquel aucun axiome spécifique n'était consacré dans la *Sprachtheorie*, mais qui pouvait être inféré des axiomes isolés. En 1937-38, il intègre des axiomes isolés dans les théorèmes, que par la suite, pour des raisons épistémologiques, il présente à nouveau comme des axiomes isolés (Ueda, et plus en détail, Eschbach, 1984). Confère la citation suivante :

Je connais quatre théorèmes pour la théorie du langage. Le premier, le *modèle instrumental* du langage, s'occupe de l'action de parole, «la parole» selon Saussure, le second théorème, le *modèle structural* du langage, s'occupe de l'édification de la structure linguistique («la langue»). La paire de concepts *fonction* et *structure* est familière à la science et ne réclame pas ici de développement explicatif.

Le troisième théorème traite de l'interaction verbale et la quatrième de l'œuvre de langage. Ce nouveau *couple conceptuel* (ÉCH[ange] V[erbal] et Œ[uvre de] LAN[gage]) se présente dès l'instant qu'on soulève la question des *types d'emploi* essentiels du langage. (Bühler, 1938 : 196)

Bühler distingue donc ici entre fonctions et structures du langage d'une part, et emploi du langage d'autre part. La théorie des deux champs, qui dans la *Sprachtheorie* émanait du modèle structural, c'est-à-dire de la représentation [*Darstellung*] par mot et phrase, est considéré dans l'interaction verbale comme un moment essentiel de la «communication», de la transmission langagière de signification².

«Montrer» et «symboliser» sont selon Bühler, «deux processus fondamentaux étroitement liés, qu'il faut distinguer et maintenir séparés afin de comprendre les choses» (Bühler, 1938 : 196). Ce qui signifie que le problème de la représentation abordé dans la *Sprachtheorie* ne peut être résolu que par l'analyse des processus d'emploi du langage, et non par les idées inductives de la recherche linguistique. La manière dont la langue peut être transmise et comprise présuppose une «autre» axiomatique, et une analyse plus précise, plus

² Cf. également ici le panorama qu'en donne Ueda [s.d] :

Théorèmes	Phénomène langagier	Science
I. théorème: le modèle instrumental du langage porteur de sens à trois niveaux	Action de parole [<i>Sprechhandlung</i>]	Psychologie
II. théorème: le modèle structural du langage construit sur quatre niveaux (phonème, mot, phrase, période). Nature sémiotique du langage (principe de la pertinence abstraitive).	Structure linguistique [<i>Sprachgebilde</i>]	Linguistique
III. théorème: théorie des deux champs (la coopération entre D[éixis] et S[ymbole], système S[symbole]-C[hamp])	Interaction verbale [<i>Sprechverkehr</i>]	Sociologie
IV. théorème: théorie des genres pour la deixis à l'imaginaire, de telle sorte qu'est possible la mise en scène épique et dramatique dans l'œuvre de langage. Système du double filtre	Œuvre de langage [<i>Sprachwerk</i>]	Science de la littérature

[Tableau simplifié (note du traducteur)]

détaillée des phénomènes de transmission entre les hommes en tant que systèmes psychophysiques. Une analyse détaillée des actions de parole, qui sont d'après Bühler les thèmes de la psychologie, pourrait et devrait conduire à cette «autre» axiomatique. La réalité langagière et sa définition sémiotique, autrement dit relevant d'une théorie du signe, procède d'actions de parole individuelles, qui en tant que telles réunissent en elles la multiplicité des dimensions et des niveaux propres à l'événement de parole (cf. Bühler, 1934: 33). Le principe de la pertinence abstractive permet à qui étudie la langue aussi bien qu'à celui qui l'utilise de faire ressortir précisément *les* aspects qui rendent possible une compréhension des productions langagières. Confère en l'occurrence la présentation de Knobloch et Schallenberger :

À la résolution des problèmes de communication langagière à partir des partir des circonstances du moment (la praxis), s'ajoutent ensuite dans le discours développé d'autres forces de guidage, comme l'aspect d'œuvre et l'aspect de structure qui sont corrélés dans l'organisation de l'activité à un déplacement de l'instance de guidage [qui s'affranchit] de la situation pratique au profit du résultat anticipé de l'activité langagière, résultat qui «commence déjà à guider de manière prospective la mise en branle [*Betätigung*] opérée du matériel» (Bühler, 1934: 53). Avec logique, le programme de la *Sprachtheorie* aborde l'aspect représentationnel de manière actionnelle, et problématise en conséquence l'expérience de parole, d'après laquelle, dans les propositions «déliées» [de la situation de communication], la valeur de représentation semble se libérer de l'action et être partie intégrante des structures linguistiques elles-mêmes. (Knobloch/Schallenberger, 1993: 84)

Il s'agit toujours chez Bühler d'une praxis de langue ou d'une praxis de parole, dans laquelle des mécanismes de guidage déterminés jouent un rôle déterminant au niveau de la représentation. C'est ainsi que, dans la compréhension d'onomatopées ou d'expressions onomatopéiques, interviennent des mécanismes autres que pour les énoncés mathématiques ou littéraires. Appréhender l'aspect représentationnel de manière «actionnelle», c'est donc poser au préalable que *montrer* et *symboliser* sont des «processus» qui mettent en place le présent et le non présent par des procédés distincts, des niveaux de représentation distincts, et avec des moyens distincts. Ainsi le geste de monstration qui indique le feu rouge devant moi suffit comme signe à faire comprendre au conducteur qu'il doit s'arrêter (*demonstratio ad oculos*), la symbolisation présuppose l'existence de signes linguistiques, susceptibles par exemple de mettre sous les yeux un accident (*déixis à l'imaginaire*), ou d'inférer la signification de concepts à partir de la structure de la phrase (*anaphore*). C'est le cas en anglais où l'ordre de la séquence détermine la signification de *parents, love, children: children love parents* ou *parents love children*.

2. La théorie du langage de Bühler

Comment maintenant expliquer l'intérêt théorique de Bühler pour le langage et son effort pour résoudre les problèmes liés à la recherche des fondements dans les sciences du langage ?

Songeait-il réellement à aborder des problèmes que se posait alors la linguistique? J'en doute. Il a jeté un regard chez les linguistes pour sa théorie du langage et en a retiré ce qui étayait sa «théorie», et par la même occasion il a naturellement assuré le contenu empirique de sa théorie. Dans l'introduction à l'axiomatique de la *Sprachtheorie*, il considère qu'avec cette axiomatique deux tâches se trouvent remplies: la détermination des données d'observations *spécifiquement* linguistiques — il entend par là avant toute chose, les méthodes de recherche et les objets de recherche de la phonologie, de la lexicologie et de la syntaxe — et la démonstration systématique des «grandes idées régulatrices qui orientent la recherche» (Bühler, 1934: 12). Ces idées et ces données d'observation se trouvaient déjà dans les articles isolés que Bühler avait publiés à partir de 1918, où il abordait le langage et la théorie du langage. Ce qui suggère en l'occurrence que le besoin de systématiser qu'éprouvait Bühler était déjà plus ou moins présent, le besoin d'articuler les principes de directeurs de la recherche et les données concrètes de l'observation. Bühler s'exprime sur les activités particulières et les objets de recherche de la linguistique du point de vue des philologues (la compréhension des textes et des écrits classiques), des phonéticiens (la face physique des sons de la langue), des phonologues, des grammairiens et de la grammaire comparée ou de la linguistique générale (le caractère de signe de la langue et son développement historique).

Il faut d'abord insister sur le fait que Buhler s'intéressait d'abord et avant tout aux fondements théoriques des *Geisteswissenschaften*. Il était loin de la psychologie empirique d'un Wundt par exemple, et, bien qu'il ait beaucoup fréquenté les psychologues, il s'est avant tout spécialisé dans ce qu'on appelle les «processus mentaux supérieurs». Son véritable intérêt portait sur l'intellect, la pensée, le langage, en bref sur les réalisations culturelles objectives de l'être humain³. Ceci ressort clairement de ses publications sur la psychologie de la pensée et la psychologie du développement, sur la psychologie générale et sur la théorie du langage. Certes il utilise des résultats issus de la recherche empirique, mais ceux-ci servent avant tout à étayer ses propositions systématiques concernant la théorie du langage et la psychologie. Ce qui signifie par exemple, ainsi que Hetzer (1984: 18 sv.) le décrit, qu'il ne se préoccupait guère de

³ Dans *Die geistige Entwicklung des Kindes* (1918), il aborde en détail les productions de l'intellect. Dans un article de synthèse, il résume à nouveau ce qui forme la «disposition naturelle» de l'intellect dans ce qu'elle a de spécifiquement humain:

«Si l'on résume les résultats de la psychologie moderne de la pensée, les recherches étendues sur les enfants d'âge scolaire, les observations sur l'enfant durant sa première année et les expériences pratiquées avec les singes anthropoïdes, il s'en dégage la formule: *faire des découvertes* est l'œuvre spécifique de l'intellect. [...] L'interprétation qui s'impose ici à l'observateur est qu'il s'agit de l'*intuition* [*Einsicht*] de rapports particuliers élémentaires, de relations de dépendance, et fondamentalement il en sera bien ainsi. Seulement il ne serait pas méthodologiquement irréprochable de tirer instantanément du phénomène visible une conclusion quant au processus de conscience qu'est l'intuition, processus qui ne peut jamais être directement observé chez l'autre.» (Bühler, 1921: 148). Ce qui précède suggère en effet qu'éventuellement on pourrait par exemple inférer également de certains types de comportement des chimpanzés des conclusions quant à ces processus de conscience, et justement il semble que ce ne soit pas le cas. Bühler parle dans ce contexte d'«idées intuitives subites» (*Einsichtige Einfälle*). La différence par rapport à l'homme consisterait alors selon lui en ce que nous faisons preuve d'un comportement téléique dans de nouvelles situations, que des solutions apparaissent soudain comme un *euréka*, un *Aha-Erlebnis*. L'expérimentation n'est plus un comportement externe, une expérimentation au hasard, mais toujours un processus interne, conduisant au résultat souhaité.

la pratique quotidienne à l'Institut de Vienne. Selon Hetzer, Bühler se souciait avant toute chose d'«établir la psychologie comme une science exacte selon le modèle des sciences de la nature» (*ibid.*:19), bien que ses intuitions théoriques, par exemple sur le développement mental de l'enfant, aient exercé une influence profonde sur les études empiriques à Vienne, et cela en dépit du fait que, du point de vue de la méthodologie psychologique, il y ait eu d'importantes différences entre le projet de Bühler plutôt orienté vers les sciences de l'esprit, et la pratique aux tonalités behavioristes de l'Institut de Vienne.

Avant son émigration, Bühler s'est toujours montré critique envers le behaviorisme comme méthode psychologique lorsqu'il s'agissait du comportement humain. Dans le domaine de la psychologie animale, en d'autres termes dans la psychologie du comportement externe, le behaviorisme pouvait avoir son utilité (cf. Bühler, 1927, §3). Mais toute psychologie qui réduit l'unité fonctionnelle des diverses méthodes d'investigation exclusivement au comportement externe, au vécu interne, ou à l'œuvre objective, n'apporte qu'une contribution tronquée au développement de la psychologie. La multiplicité des méthodes est donc son but propre :

Parmi les acquis décisifs de Karl Bühler, il faut aussi compter l'intuition qu'en aucun cas l'appréhension du psychique ne dépendait seulement d'éléments de contenu, comme la sensation, la représentation, les impressions sensibles, entre autres, mais aussi de la fonction, «la manière particulière dont l'organisme travaille». (Stumpf, cité par K. Bühler, 1927: 14.) (Hetzer, 1988: 19 sv.)

Ce qui importait à Bühler n'était pas en premier lieu les objets de la recherche psychologique, mais le lien unissant les fonctions psychiques et la description de ces fonctions à un niveau métalinguistique. L'insistance sur les fonctions psychiques marque aussi l'insistance sur la facette active, agissante, de l'appareil psychique. Au sens de Kant, il en ressort que ce qui est ici en jeu excède les aperceptions intuitives [*Anschauungen*] qui guident la formation de nos concepts. La spontanéité de la raison selon Kant, capable par elle-même de susciter des représentations, capable d'appréhender conceptuellement ce qui relève de l'aperception intuitive, cette spontanéité est une idée qui apparaît constamment dans l'œuvre de Bühler. Carl Stumpf (1848-1936) avait déjà exposé dans son texte programmatique de 1906 le caractère fonctionnel du psychique tel que l'entend Bühler :

Nous définissons comme *fonctions psychiques* (actes, états, vécus) le fait de remarquer des phénomènes et leurs relations, la synthèse de phénomènes sous forme de complexes, la formation des concepts, l'appréhension intellectuelle et les jugements, les émotions, le désir et la volition. [...] On n'entend donc pas ici *fonction* au sens d'une *conséquence* résultant d'un processus, comme on décrit par exemple la circulation du sang comme une fonction du mouvement cardiaque; mais au sens de l'activité, du processus ou du vécu en lui-même, tout comme on décrit la contraction du cœur comme étant en soi un fonction organique. (Stumpf, 1906:105 sv.)

Pour Bühler, qui s'est frotté assidûment aux concepts et aux principes théoriques de l'école de Brentano (Brentano, Husserl, Marty, Stumpf, Von Ehrenfels et Meinong; cf. la correspondance avec Meinong dans Vonk, 1992: 273-292), ce point de vue de Stumpf, chez qui il venait semble-t-il d'étudier un semestre en 1905, était un appui bienvenu à son modèle fonctionnel du langage. Le principe de la simultanéité des trois fonctions du langage est donné non seulement avec les structures linguistiques, mais aussi dans l'événement de parole concret où les champs déictique et symbolique coopèrent à rendre possible l'expression (manifestation), le déclenchement (prise en compte) et la représentation. Il ne faut donc pas dériver cette multilatéralité d'un point de vue logique à partir de signes linguistiques, elle se trouve déjà contenue dans le signe linguistique à différents niveaux d'abstraction.

L'importance des positions défendues par l'école de Brentano consiste en ce que la psyché du sujet connaissant n'est pas seulement déterminée par des processus internes difficilement accessibles — qu'on ne peut à proprement parler se rendre présent que par l'introspection — mais qu'elle est toujours en relation avec un objet ou un état de choses immanent à l'acte. De quoi on peut conclure que les processus psychiques sont toujours accompagnés de phénomènes secondaires objectifs, susceptibles d'être appréhendés par les sens ou par le langage, et qui reçoivent en conséquence un statut scientifique. Les objets immanents ou les états de choses ne sont pas extensionnels, ils sont dépendants de la pensée, de la représentation ou du jugement. En ce sens, le principe de la pertinence abstractive, dont il sera à nouveau question plus bas, la liaison d'un signe linguistique à un contexte fonctionnel, ne doit pas chez Bühler être compris uniquement comme le résultat de ses études phonologiques à la fin des années 20, mais aussi et avant tout comme le résultat du regard que la phénoménologie lui avait appris à porter, si je puis ainsi caractériser sa méthode. Je m'appuie en cela sur l'introduction à l'axiomatique, où il est dit à propos de la méthode :

[qu'] on peut désigner l'ensemble de ce qui est susceptible d'affecter les sens des linguistes comme l'objet initial de la linguistique. Bien entendu, de tout ce qui pourrait être observé, seule une infime quantité se trouve réellement observée aux fins de la recherche sur le langage, et reçoit une formulation dans les protocoles de la linguistique. En effet, toutes les sciences empiriques sont équivalentes en ce que chacune d'entre elles prend comme matériau un objet initial dont les données concrètes susceptibles d'être déterminées sont d'une richesse inépuisable, et, de la mer de cette richesse, ne puise à la cuiller que certains échantillons appropriés pour les soumettre, eux seuls, à la subtilité de la détermination et de l'analyse scientifiques. (Bühler, 1934: 15 sv.)

Le théoricien du langage détermine donc lui-même les échantillons qu'il juge appropriés pour la détermination scientifique. Il va de soi que, de la sorte, le problème de l'induction qui se pose aux sciences empiriques se trouve en partie contourné: c'est ce qui s'est maintenu en linguistique sous la forme des «idées régulatrices orientant la recherche». Il s'agira naturellement d'aspects différents du signe linguistique pour les phonologues et les phonéticiens. Pour ceux-là, il s'agit du caractère de signe des sons et de leur lien à la

signification (le système des sons d'une langue déterminée), pour ceux-ci, il s'agit du caractère physique des sons particuliers, et de leurs réalisations dans des expressions linguistiques concrètes.

3. Objet et principe de la recherche sur le langage. Connaissances linguistiques et connaissances psychologiques.

3.0. Présentation

Afin de poursuivre la réflexion sur le caractère de signe du langage, telle qu'elle s'exprime par exemple dans la phonologie, on peut se demander en quoi consiste la pensée sémiotique de Bühler sur les principes de la recherche linguistique. En tentant constamment de nouvelles mises en ordre, Bühler s'est efforcé de rendre compte de ces principes. Comment a-t-il procédé? Comment est-il parvenu à édifier une «axiomatique des sciences du langage», susceptible de servir de fil directeur pour la recherche sur les phénomènes linguistiques?

Il faut ici déjà tenir compte de deux aspects. D'abord la méthode, la manière de procéder du linguiste lui-même, et ensuite la mise en exergue des concepts et des aperçus décisifs de ce linguiste. Il mérite d'être noté dans ce cadre que Bühler se réfère avant tout à des notions provenant de théoriciens du langage et de philosophes du langage comme Ferdinand de Saussure (1857-1913) et Wilhelm von Humboldt (1767-1835) pour n'en nommer que deux, et moins à la recherche linguistique empirique concrète, qui existait à l'époque dans les domaines les plus divers (grammaire, langue orale, comparaison des langues, morphologie, phonologie, etc.) Ce qui ne signifie pas que Bühler n'ait pas eu des contacts avec des chercheurs contemporains, tels qu'Hermann Jelinek (1868-1938) ou Nikolai Troubetzkoy (1890-1938), ou qu'il n'ait pas été au fait des résultats les plus récents de la recherche. C'est ainsi qu'il écrit dans sa contribution à la discussion sur la phonétique et la phonologie (Bühler, 1931 : 32 sv.):

J'ai devant moi une petite collection des manuels et des traités de «phonétique» les plus connus écrits par des linguistes et pour des linguistes : parmi eux Sweet et Trautmann, Paay et Bremer, Jespersen et Sievers, Viëtor et Luick.

Mais déjà dans la seconde phrase de cette contribution au congrès des phonologues de Prague en décembre 1930, il devient évident que Bühler n'a rien à tirer de ces notions linguistiques, et qu'au contraire, dans le domaine de la théorie des structures linguistiques, il souhaite comprendre la division en phonétique et phonologie de manière sémiotique. Pourquoi existe-t-il ces deux domaines et quelles différences y a-t-il entre les deux, et comment rendre compte de ces différences dans un exposé des principes de la linguistique?

3.1. Le son : caractère sémiotique du système des sons

La phonétique recourt à des concepts issus des sciences de la nature comme celui d'«onde sonore», de «fréquence», et prend son origine dans une démarche qui utilise des méthodes des sciences de la nature (appareils de mesure, enregistrements, etc.) La phonologie à l'inverse trouve son origine dans l'appréhension de la langue comme «système de signes». Il incombe à la théorie des signes, ou *sémiotologie*, d'expliquer quels sont les fondements de la phonologie en tant que science du langage ou peut-être, plus généralement, en tant que science de l'esprit [*Geisteswissenschaft*]. Saisir le langage comme un phénomène purement physique procède d'une approche unidimensionnelle, qui embrasse l'analyse du matériel ou de la matière. Le saisir et le décrire comme un objet relevant des sciences de l'esprit ou d'une théorie du signe, procède d'une démarche bidimensionnelle, qui a premièrement comme objet le son, l'objet concret, et ensuite le contexte fonctionnel, qui constitue simultanément un contexte de signification. C'est ainsi que Bühler décrit le phonème en tant qu'objet de la phonologie, non comme un son isolé, mais comme un phénomène inséré dans un contexte sonore. C'est seulement ce contexte ou cette totalité qui détermine la valeur du son particulier, et sa «signification», ou la place sémantiquement différentielle qu'il occupe dans le système organisé des sons. C'est ainsi que Bühler signale qu'il faut identifier différents critères sémantiques qui font d'un son un phénomène linguistique sémantiquement différentiel dans une langue donnée. Il est ainsi possible en allemand de distinguer *Tusche* et *Tische*, car le degré de clarté joue un rôle sémantiquement différentiel. Dans d'autres langues ou familles de langues, comme par exemple en adyghé, une langue ouest-caucasienne, la différence entre [i] et [u] n'a pas de rôle différentiel, et n'est donc pas un phénomène diacritique. On pourrait en quelque sorte les considérer comme des allophones. En allemand on ne considère pas la prononciation palatale ou vélaire du [R] comme sémantiquement différentielle, ce qui fait que [Rund] et [rund] ont la même signification. La conséquence théorique que Bühler en tire est la suivante :

Pour dire les choses brièvement, la différence consiste uniquement en ce que l'allemand utilise de manière diacritique les différences de saturation, de clarté et de durée (longue/brève), l'adyghé par contre ne connaît que trois degrés de saturation (sur l'échelle de [u]-[i] à [a]). Le système phonologique des voyelles de l'allemand est tridimensionnel, celui de l'adyghé seulement unidimensionnel. Et voici la conséquence théorique générale qu'il faut en tirer : le fait que déjà les sons particuliers dans l'image acoustique [Klangbild] du mot remplissent une fonction sémiotique qu'on peut définir exactement. Ils fonctionnent en l'occurrence comme des *notae*, comme des marques, qui fournissent un appui à l'opération indispensable du point de vue pratique qu'est la diacrise. (Bühler, 1932 : 109)

L'accent est mis ici sur l'«image acoustique du mot», que Bühler aborde en détail dans la *Sprachtheorie* (1934 : 271-290). Il définit le «signallement phonématique» comme une sorte de fiche signalétique d'où ressort l'identité de la personne recherchée. Ici ce n'est pas le malfaiteur, mais la signification des mots, qui dépendent du «signallement phonématique». Des

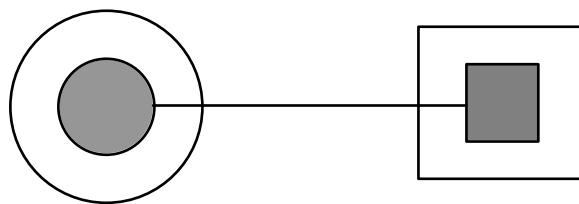
«détecteurs» sont donc présumés, à savoir les «systèmes psychophysiques», qui reçoivent la transmission de significations sémiotiques, par le biais de marques différentielles, ou d'indices, qui en l'occurrence transmettent et rendent intelligible la signification des mots. En quelque sorte, ces détecteurs extraient par triage la signification. Dans ce contexte, le principe de la «pertinence abstractive» est important, il fait apparaître certaines marques comme pertinentes et d'autres comme non pertinentes. Ainsi pour l'allemand, la saturation, la clarté et la durée, et pour l'adyghe, seulement la saturation. Il est clair que ceci a des conséquences pour l'image acoustique du mot. Les phonèmes, c'est-à-dire des sons qui déterminent et différencient le sens, sont appelés des «marques sonores sur l'image acoustique du mot» (Bühler, 1934: 278). Pour cela il est important que certaines propriétés identifiables fassent saillie sur l'image acoustique sous forme de constantes. La possibilité de différencier les n-milliers de mots et de significations de mots dans l'interaction verbale est en relation avec ces constantes. Bühler compare cela à deux constatations de la psychologie de la perception: «la constance de grandeur des objets visuels sous la variation de l'éloignement» et «la constance d'intensité de la perception des événements sonores sous la variation de l'éloignement». Il s'agit ici pour Bühler de rendre des connaissances psychologiques fécondes pour la recherche linguistique, dans la mesure où, en ce qui concerne l'orientation dans l'espace perceptif, des variables sont certes perçues, mais ces dernières ne conduisent pas chaque fois à des interprétations ou à des performances de compréhension différentes :

Le fait que nous reconnaissons les choses et les événements, lorsque nous les rencontrons partiellement transformés ou dans des conditions extérieures changeantes, est une expérience quotidienne triviale. Nous reconnaissons les lieux, les personnes, les animaux, les choses, les événements dans des conditions de perception souvent extrêmement diverses. (Bühler, 1936: 163)

Naturellement, c'est dans des conditions plus ou moins idéales qu'il reste possible de fournir le signalement de ce qui est perçu. Cela dépend du stimulus, lequel peut déterminer des perceptions plus ou moins appropriées. C'est ainsi qu'à propos de la constance de l'intensité, Bühler donne l'exemple du diapason, qui, quoique approché près de l'oreille, paraît toujours d'une intensité plus faible que celle d'un orchestre situé à cinquante mètres de distance. C'est à chaque fois la «puissance de l'émetteur» qui détermine la constance de l'intensité, et non la puissance avec laquelle l'onde sonore est perçue — dans le cas du diapason, cette puissance est sensiblement plus élevée que celle de l'orchestre. Ces notions expérimentalement étayées ont par ailleurs persuadé Bühler que malgré la variabilité des stimuli dans le domaine de la compréhension des mots, l'image acoustique des mots ne se modifie pas. Les phonèmes, compris comme éléments du signalement des mots, conditionnent à chaque fois la possibilité d'interprétation de ces derniers. En ce sens, le mot est à comprendre comme une *Gestalt*, dont les éléments constitutifs forment les marques distinctives, ou les indices, en bref: les phonèmes. L'analyse du phonème par Bühler est donc pour une part basée sur l'abstraction, la mise en

évidence de marques constituant de la signification. Il voit d'autre part les mots comme insérés dans le flux de l'interaction verbale, formant en tant que tels des formes [*Gestalten*] dont la structure ne peut être mise à jour que par le biais de la pertinence abstractive. Ainsi que *Star* («étourneau») ou *starr* («raide», «rigide») soit prononcé par un homme ou une femme est non pertinent, alors que la longueur de la voyelle est sémantiquement différentielle. Ces aperçus sur le système constituent l'objet initial du sématologue qui, en tant que théoricien du signe, se pose la question de savoir pourquoi seul un nombre restreint de phonèmes est utilisé sous forme systématique dans l'image acoustique des mots.

Dans son analyse des «signes linguistiques des concepts» dans la *Sprachtheorie* (1934: 216-236), Bühler tente de représenter ces notions par une figure. Pour ce faire, il distingue deux domaines reliés l'un à l'autre, celui du concept ou du *représentant*, et celui de l'objet ou du *représenté* du signe conceptuel (cf. aussi Gutterer, 1984: 116). Le cercle représente l'expression, le signe linguistique, et ce qui est représenté est le carré. Le concept en tant qu'abstrait, qui possède donc moins de marques pertinentes que chaque cheval individuel, présente des marques déterminées, qui le destinent précisément à servir de signe pour le cheval. À l'intérieur du carré se trouve donc dessiné un petit carré, qui contient les marques pertinentes. Le cheval individuel remplit en quelque sorte «la grande forme vide». Le cercle, le *flatus vocis*, n'est pas une grande forme vide, mais contient également, comme l'exige la phonologie, des marques pertinentes qui rendent la séquence /cheval/ phonologiquement compréhensible. Le phonème /a/ est donc ici à comprendre comme un élément diacritique, qui distingue le mot «cheval» d'autres mots :



Car ce n'est pas la matière sonore concrète dans son intégralité (*flatus vocis*), mais seulement la somme de moments pertinents en elle qui est déterminante pour la fonction nominative du signe linguistique. C'est une proposition générale de la sémiotique que tous les objets ou processus au monde que nous utilisons comme signes sont utilisés selon le principe de la pertinence abstractive. (Bühler, 1934: 224)

Une certaine structure de la compréhension est donc présumée qui rend possible la compréhension sur la plan phonologique, lexical et syntaxique.

On pourrait interpréter ceci comme le kantianisme de Bühler dans la théorie du langage. Tant sur le plan sensible qu'intellectuel des concepts non réalisés, transcendants, opèrent de concert pour rendre possible en définitive des performances de compréhension dans la pratique concrète de l'interaction verbale. Tout comme le concept présente des marques pertinentes, ceci vaut aussi pour les signes linguistiques du point de vue de la phonologie, du lexique et de la syntaxe: il ne s'agit pas ici de l'expression réelle de sons, de mots ou de phrases en tant qu'ondes sonores, mais de leurs caractéristiques en tant qu'elles sont pertinentes pour la compréhension.

3.2. Le lexique: le mot comme signe

Le caractère déterminant du contexte fonctionnel se retrouve dans le domaine du lexique. C'est ainsi que la différence opérée par A. Marty (1847-1914) dans sa sémasiologie descriptive entre termes autosémantiques et synsémantiques est certes un aperçu structurel essentiel, malgré les critiques que, dans le détail, Bühler exprime sur ce point⁴.

En liaison avec cette bipartition, Bühler se demande si ceci ne vaut pas seulement pour les langues germaniques, et transmet ainsi un aperçu linguistique fondamental. Bühler procède de sorte qu'il ne dit pas que cette partition est fautive, ou qu'elle ne correspond pas aux données linguistiques empiriques. Il s'agit pour lui de démontrer que cette division dépend de la structure de la langue, et qu'elle est donc une réduction à une famille déterminée de langues. En conséquence il faut donc établir, que le matériel lexical dans les familles de langues particulières est plus ou moins auto- ou synsémantique :

Les deux types doivent-ils nécessairement se rencontrer dans chaque langue humaine, des termes ou des particules autosémantiques à côté des termes ou des particules synsémantiques? Réponse: Il n'y a pas la moindre raison à cela. En partant de ce qui est connu, on pourrait bien plutôt rien qu'en renforçant ou en simplifiant les données, imaginer que se réalisent les deux cas limites obtenus par construction, en l'occurrence qu'il n'y ait *que* des entités sémantiques lexicales autosémantiques, ou purement et simplement *que* des entités synsémantiques. Le *chinois*, dont on connaît la pauvreté en mots et particules synsémantiques, pourrait fort bien représenter un modèle de départ approprié pour construire le premier cas limite. Quant au second, on pourrait même tout de suite se le représenter sous deux variantes. En admettant que ce qu'en disent ceux qui connaissent les *langues esquimaudes* est exact, à savoir que leurs morphèmes [*Sinnsilben*], qui apparaissent presque toujours dans le discours associés en longues séquences syllabiques, sont principalement à considérer comme des unités synsémantiques, et que par leur signification ils se trouvent extrêmement proches de ce que les pures données sensibles fournissent sur le monde.

⁴ Chez Marty, on lit «signifiant par soi-même» et «signifiant avec», ou encore «expression d'un phénomène psychique transmissible par soi» et «expressions pour lesquels ceci ne vaut pas» (cf. Egidi, 1984-85: 62)

(Bühler, 1932 : 114)

Les significations lexicales, dans les langues esquimaudes d'une part, en chinois de l'autre, sont ainsi plus ou moins dépendantes de la perception et, selon le caractère plutôt synsémantique ou plutôt autosémantique de leurs unités lexicales, constituent des familles de langues non comparables, y compris du point de vue de la formation lexicale et de la morphologie. Bühler distingue dans ce cadre entre des langues «qui représentent de manière impressionniste», qui procèdent donc surtout de manière empirique, et celles «qui représentent de manière catégorielle», soit qui procèdent surtout de manière logique. Au reste il est possible d'établir cette différence aussi bien dans le domaine synsémantique que dans le domaine autosémantique.

Mon intention n'est pas d'exposer ici le développement historique de cette bipartition lexicale et du glissement, justifié ou non, opéré par Marty en direction de la psychologie⁵, ou d'aborder la question de savoir si, avec cette analyse, Bühler est fidèle au projet de Marty. Il m'importe essentiellement de montrer que l'axiomatique de Bühler dans le domaine de la théorie des structures linguistiques, et tout particulièrement l'axiome de la fonction sémiotique du langage, permet une présentation empiriquement testable des résultats de la recherche linguistique, et qu'elle satisfait par ailleurs aux exigences de la théorisation scientifique, notamment aux critères d'élégance, d'unité, mais aussi de falsifiabilité :

Un pré-aperçu sur ce qui va suivre [est-il dit dans l'introduction aux axiomes particuliers. FV], montre au lecteur quelles sont les quatre propositions que nous formulons, discutons, et recommandons. Si un critique s'avisait d'observer qu'elles ont été *raflées* au hasard (pour reprendre une formulation de Kant), qu'il y a vraisemblablement encore davantage [ou moins? F.V.] de propositions axiomatiques ou quasi-axiomatiques de ce type concernant le langage humain, il trouverait sur ce point précis notre pleine approbation. Ces propositions sont en effet simplement extraites du programme d'une recherche linguistique féconde, et dans leur état actuel, elles laissent une place ouverte à *d'autres propositions*. (Bühler, 1934 : 21 sv. Je souligne. FV.)

Ces axiomes sont effectivement raflés à partir d'une «recherche féconde», ce qui pourrait conduire à la conclusion que, dans le domaine de la méthode de recherche et de l'objet de la recherche, d'autres axiomes sont ou deviennent pertinents. Mais il s'est avéré dans les dernières décennies que plusieurs aperçus fondamentaux de Bühler conservent leur validité dans les

⁵ Pour plus de détail, cf. la présentation historique et systématique qu'en donne Kusch (1995). Marty y est présenté comme un psychologue, mais pour de bonnes raisons : il s'est lui-même décrit comme tel dans les *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie* (1908).

«Ils [*i.e.* Meinong, Marty et Höfler] acceptaient le qualificatif de “psychologisme” au sens préhusserlien du *Grundriß der Geschichte der Philosophie* d'Ueberweg et Heinze, mais le récusait dans son acception husserlienne. En d'autres termes, ils voulaient qu'on les appelle *psychologues*, pourvu que le *psychologisme* signifie simplement que la psychologie forme la base de, ou est centrale à, l'ensemble de la philosophie. Mais ils récusait que cette position impliquât que la logique et l'épistémologie ne soient que de simples parties de la psychologie, ou que la psychologie soit capable de répondre à des questions normatives.» (Kusch : 1995, 113)

domaines de recherche linguistique particuliers. Il serait également intéressant de confronter la linguistique américaine depuis Noam Chomsky avec ces principes. Est-ce que cette confrontation conduirait à une autre axiomatique ?

3.3. La phrase : aspects sémantologiques du concept de phrase

C'est aussi dans sa présentation de la syntaxe comme structure dépendant d'un champ linguistique que Bühler voit des liaisons entre d'une part la recherche empirique sur la phrase, et d'autre part les exigences épistémologiques, auxquelles ces investigations correspondent. Hormis le fait que Bühler souhaite remplacer dans la théorie du langage le concept aristotélicien, périmé, de forme par un concept de champ surtout marqué par les sciences de la nature et la psychologie, il s'agit pour lui d'établir de manière comparative que la syntaxe dans les différentes langues est plus ou moins déterminée par l'emplacement des mots isolés. Ainsi l'ordre des mots est-il plus important en anglais qu'en latin pour saisir la signification de la phrase et celle des mots isolés qui s'y trouvent insérés. La signification de *Caius amavit Camillam* est largement indépendante de la place de *Caius* et de *Camillam* dans la phrase. En anglais au contraire, il y a déjà une différence considérable selon l'endroit où est inséré *Jill* ou *Jim* dans la phrase *Jim loved Jill*. Cela signifie aux yeux de Bühler que les champs syntaxiques conduisent en liaison avec la signification des mots à des expressions pourvues de sens. Le poids de la signification des mots est donc en latin plus important, ou plus décisif, qu'il ne l'est en anglais, où le champ syntaxique ouvert par le verbe *to love*, est différent de celui ouvert par le verbe *amare* en latin. Cet aperçu structurel peut donc aussi être appliqué aux différentes familles de langues de la planète.

3.3.1. Le champ langagier (linguistique ?)

Pourquoi Bühler préoccupe-t-il dans ce domaine du concept de champ, et veut-il introduire dans la théorie du langage ce concept « indispensable en psychologie » (cf. Bühler, 1936 : 10) ? On pourrait en effet rétorquer que la théorie du langage réclame d'autres concepts que la psychologie, et que l'introduction de ce concept pourrait conduire à un psychologisme dans la théorie du langage. Et en référence à Husserl et à son antipsychologisme dans le domaine de la logique ou des mathématiques, ainsi que, pour Bühler, de la linguistique, cela signifie qu'on ne peut convoquer aucun acte psychique pour expliquer par exemple des significations de mots. Bühler souhaite éviter précisément ce psychologisme en linguistique. Il reproche par exemple ce psychologisme à Troubetzkoy pour son concept de « représentations de sons » [*Lautvorstellungen*] et à Saussure pour avoir inclus la linguistique de la *langue* dans la psychologie générale. Au reste, ce sont surtout aux théoriciens qu'on peut reprocher le fourvoiement psychologique, beaucoup moins à ceux qui se livrent à une recherche empirique sur le langage (cf. Bühler, 1934 : 9). Ce fourvoiement a occulté le rôle de la fonction sémiotique

[*Zeichenfunktion*] du langage. Mais revenons au concept de champ. — Pourquoi, après avoir affirmé sans détour dans la *Sprachtheorie* que «déjà dans les données empiriques initiales de la linguistique [*Linguistik*^a], ce n'est pas de la physique, de la physiologie, ou de la psychologie qu'on trouve, mais *des faits linguistiques*, et rien d'autre» (Bühler, 1934 : 9), Bühler plaide-t-il cependant pour l'introduction d'un concept psychologique dans la théorie du langage? Le concept de forme, réduit à l'état de «cadavre embaumé» au cours du XIX^{ème} siècle en devenant le concept de «forme linguistique» (Bühler, 1936 : 10), s'est progressivement installé dans la psychologie du langage propre à la pensée d'un Wilhelm Wundt ou d'un Heyman Steinthal, de telle sorte que son contenu théorique s'est quasiment réduit à zéro : «Pour les contemporains de Wundt, l'apparition du mot *forme* restait à peu près aussi usuelle qu'à nous-mêmes l'emploi de l'auxiliaire *être* dans le langage quotidien.» (Bühler, 1936 : 10). L'expérience *eurêka* [*Aha-Erlebnis*] qui conduit à l'idée que le concept de champ a sa juste place dans la linguistique, ramène Bühler à la différence entre phonétique et phonologique. Il est devenu clair à ses yeux qu'il existe en phonologie un contexte fonctionnel, un «champ environnant» qui confère une signification au son isolé, exactement comme le mot reçoit sa signification dans le champ environnant constitué par la phrase, etc. :

[...] Le signe isolé trouve un point d'appui et son remplissage de signification en s'articulant avec d'autres éléments semblables à lui. L'environnement physique, dans lequel il continue à se trouver, est alors passé à l'arrière plan, il est devenu non pertinent, tout comme la surface du papier passe normalement à l'arrière plan quand nous lisons des livres. De même que disparaît l'environnement quotidien du producteur, dans lequel ce dernier conserve une localisation — il devient par exemple non reconnaissable, quand le signe suit son chemin par le truchement de la composeuse d'une imprimerie. Mais pour cela, ce qui se maintient et se révèle soigneusement entretenu est le point d'appui *syntagmatique* du signe, lequel signe doit alors être interprété à partir du contexte, et subtilement compris. Dans le cas limite, l'élément syntagmatique est à lui-même son propre champ environnant pertinent. (Bühler, 1936 : 11)

Syntagmatique apparaît ici dans un autre contexte argumentatif que le concept chez Marty. *Syntagmatique* relève, comme *symphysique* et *empratique* ou *sympratique*, des «champs environnants» possibles des signes en général. — Pour Bühler, il ne s'agit donc pas seulement ici de la compréhension des signes du langage, mais de l'ensemble des symboles qui peuvent apparaître sous forme de signes. Le champ environnant pour ainsi dire *coopère à déterminer* la signification des signes individuels. C'est ainsi que le contexte phrastique détermine si l'allemand *Bank* est à comprendre comme signifiant un meuble, ou un institut financier. Dans le langage lui-même, Bühler distingue ensuite deux concepts de champ : le champ déictique et le champ symbolique. L'acte de monstration se trouve dans le domaine du présent et de l'absent.

^a Dans la terminologie allemande de l'époque, alors que *Sprachwissenschaft* a un sens très général, *Linguistik* fait référence à la «linguistique» proprement dite, et plus particulièrement à la grammaire comparée. (Note du traducteur)

Le présent est montré symphysiquement, «*ad oculos*», dans la situation de perception commune, l'absent peut être vu sympratiquement, «à l'imaginaire», par le regard intérieur, et il y peut être fait référence. Il reste ensuite, dans le champ symbolique de la langue, la nomination contextuelle, la symbolisation à l'aide de noms, qui sont inférés sysémantiquement à un niveau abstrait, contextuel, c'est-à-dire : qui peuvent être compris et construits.

Le *champ déictique* de la langue dans l'interaction verbale directe est le système {ici-maintenant-moi} de l'orientation subjective : à l'état de veille, émetteur et récepteur vivent en permanence selon cette orientation et comprennent à partir d'elle les gestes et les auxiliaires de direction de la *demonstratio ad oculos*. [Quant à] la deixis à l'imaginaire, [elle ...] utilise, lorsque des transpositions par nomination sont mises en œuvre, le même champ déictique, et les mêmes termes déictiques que la *demonstratio ad oculos*. Le champ langagier *symbolique* dans l'œuvre de langage constituée met en place une deuxième classe d'auxiliaires de construction et de compréhension, que l'on peut résumer sous le nom de *contexte*. Pour dire les choses très grossièrement, la situation et le contexte sont donc les deux sources desquelles on puise dans chaque cas l'interprétation précise des actes linguistiques d'expression. (Bühler, 1934 : 149).

En premier lieu, dans un tel contexte, celui de la compréhension du langage dans l'interaction verbale, ce dernier aspect n'est évidemment pas négligeable. Et il est ici question, ainsi qu'on l'a déjà signalé, d'un tout autre abord du langage que dans les analyses linguistiques-psychologiques usuelles. L'«analyse par champ et champ environnant» de Bühler place la structure linguistique dans son contexte, et ouvre avec la notion d'orientation à des performances de compréhension qui ne se réaliseraient pas si elles devaient se produire hors de tout contexte.

Au nombre des aperçus fondamentaux sur la syntaxe, il faut aussi compter la triple fonction du langage : en tant que système de signes porteur de sens, elle est dépendante du locuteur (en tant que manifestation), de l'auditeur (en tant que déclenchement), et des états de choses qui déterminent la vérité ou la fausseté des propositions. Pour Bühler, la relation entre sujet et prédicat dépend de la phrase, en cela qu'elle n'est pas une relation psychologique, au sens par exemple d'une relation entre des représentations mentales, mais une relation logique, indépendante par exemple en latin de l'ordre des mots, lequel est, ainsi qu'il a été dit plus haut, plus libre que celui de l'anglais. L'ordre des mots et son importance pour le sens de la phrase est l'objet de la rhétorique, qui se situe plutôt dans le domaine de l'effet ou du déclenchement produits par les expressions. Ici les modulations musicales (l'intonation) pourraient également jouer un rôle décisif. Et donc, ce qu'on exprime ou qu'on signifie par *amavit patrem filius* ou *patrem amavit filius*, ou autrement encore, est indépendant de la représentation de l'état de choses qui lui sert de substrat, à savoir l'amour du fils pour le père. Les signes linguistiques ne doivent être ni exclusivement interprétés comme une copie des choses, ni comme un reflet des pensées (c'est-à-dire uniquement comme une représentation ou une manifestation), ils sont

également à comprendre, du point de vue de la rhétorique, comme des phénomènes sociaux, qui coopèrent à la compréhension des signes du langage.

3.3.2. Les champs représentationnels du langage

Dans ce contexte, la discussion sur les «champs représentationnels du langage» (cf. Wolf 1932) joue également un rôle décisif. Ces champs représentationnels, qui correspondent à la fonction de signe du langage, à la représentation linguistique, ont trait aux différents niveaux d'organisation des signes représentants, c'est-à-dire selon qu'il s'agit du mot ou de la phrase. Le champ représentationnel s'applique au lexique et à la syntaxe, à la fonction représentative des mots et des phrases. Il s'agit donc pour Bühler de la façon dont se réalise la représentation et de l'emploi des moyens de représentation, tels que les mots et les schémas syntaxiques. Ainsi que Bühler l'a déjà montré dans la *Sprachtheorie*, il est question dans la représentation de l'«application aux objets et aux états de choses» (Bühler, 1934: 28). Cette application se réalise selon des règles spécifiques, qui déterminent les mots et les phrases à être les symboles justement de ces objets et de ces états de choses. Cette réalisation se produit en fonction du dogme du lexique et de la syntaxe (cf. Bühler, 1934: 75), selon lequel les deux structures linguistiques complémentaires que sont le «mot» et la «phrase» coopèrent de manière productive, pour rendre possible l'expression d'un nombre en principe infini d'objets et d'états de choses à l'aide d'un nombre fini de règles ou de lois :

La productivité de son comportement représentationnel, la langue l'obtient en combinant ses signes, et en conférant une valeur représentative à ces combinaisons. Il faut toutefois pour cela une base combinatoire, un ordre ou un champ, dont les lois doivent être connues, de façon à rendre lisibles et compréhensibles toutes les combinaisons produites sur cette base. (Wolf, 1932; 452)

Il est possible, en se basant sur ce champ représentationnel ou par le biais de schémas syntaxiques, d'exprimer de différentes manières des états de choses. C'est ainsi que je peux utiliser des symboles «iconiques», reproduisant fidèlement les relations, comme sur une carte de géographie: je définis par exemple le symbole † comme représentant une église, et je l'inscris sur la carte en respectant son emplacement en fonction de sa longueur et sa largeur relatives. Ceci vaut bien sûr aussi pour les schémas syntaxiques, qui déterminent où un mot peut être inséré et où il ne le peut pas. Il est ainsi impossible avec les verbes intransitifs d'insérer un objet direct, ce qui constitue donc une impossibilité syntaxique dans les langues indo-européennes. Ce qui doit être représenté ne dépend pas seulement du lexique, des signes linguistiques de concepts dont nous disposons, mais aussi de la structure syntaxique. Dans ce contexte également, on ne peut ignorer le kantisme de Bühler. Le donné intuitif présuppose des structures grammaticales et syntaxiques, dont la coopération rend possible la saisie conceptuelle d'états de choses.

4. Questions conclusives

Quel «procédé de la langue», quelle méthodologie, Bühler a-t-il eu en vue, lorsque déjà peu après ses thèses de médecine et de philosophie, il s'est mis à réfléchir sur le rôle du langage pour la pensée? Ainsi dans ses études sur la psychologie de la pensée, dans lesquelles c'est surtout le concept de phrase qu'il a envisagé comme objet de recherche dans ses enquêtes, et qu'il lui a fallu mettre au clair. Pourquoi des études psychologiques, philosophiques et linguistiques l'ont-elles conduit justement à l'axiomatique linguistique, qui, au début des années trente, offrait au demeurant des formes diverses? Quel(s) rôle(s) ont joué(s) en l'occurrence les systèmes d'axiomes de la psychologie de l'enfant (instinct/dressage/intellect, en tant que les trois dimensions du comportement pourvu de sens chez l'animal et l'homme. Cf. Bühler, 1927, § 3), de la psychologie⁶ et de la théorie du langage (modèle fonctionnel et constructif des structures sémantiques linguistiques)? Quels points de départ méthodologiques offrait la mise en place de ce schéma, qui faisait de la langue dans sa multiplicité un «système unitaire»? À quels préceptes sa construction obéissait-elle? Quelles pierres a-t-il utilisées? — La linguistique, la germanistique et la grammaire comparée du XIX^{ème} siècle, mais aussi les psychologies de l'époque et les sciences de la nature ont fourni à Bühler les concepts et les théories qui l'ont persuadé qu'une présentation systématique des connaissances scientifiques (sur le langage) était possible. Le fait qu'il ait pour ce faire utilisé des aperçus psychologiques et

⁶ Bühler relie cette axiomatique à celle de la théorie du langage dans *Die Krise der Psychologie* (§ 6: la fonction représentationnelle du langage). Il est remarquable qu'ici la fonction de représentation, qui est pour l'homme un trait différentiel spécifique au langage, reçoive une axiomatisation propre, et qu'elle soit mise en relation avec les champs représentationnels particuliers qui, du point de vue psychologique, sont en relation avec l'orientation des êtres vivants dans leur environnement (dans leur champ environnant). Ces trois axiomes du comportement humain sont les suivants:

I. Chaque fois qu'est attestée une véritable vie en communauté, il doit exister un guidage réciproque des comportements pourvus de sens chez les membres de la communauté.

Lorsque les points de repère du guidage ne sont pas donnés dans la situation de perception commune, ils doivent être transmis par un contact d'un ordre supérieur, par des dispositions spécifiquement sémantiques.

II. Pour que le besoin propre ou la disposition d'esprit propre d'un individu participant à un acte de la communauté puissent être validés dans le guidage réciproque, ces derniers doivent venir à manifestation et cette manifestation être prise en compte.

III. Par l'application de signes d'expression aux objets et aux états de choses, ces derniers gagnent une nouvelle dimension sémantique. Et par là une augmentation considérable de leur efficacité en tant que moyens de communication. L'un par l'autre. (Bühler, 1927: 71).

On voit ainsi de nouveau dans cette axiomatique les trois «faits de la psychologie»: le *vécu* (entre autres la psychologie associationniste), le *comportement* (le béhaviorisme), et l'*œuvre* (la psychologie issue des sciences de l'esprit), bien que Bühler réserve cette axiomatique à la théorie du langage. Dans son axiomatique, la théorie du langage elle-même est conçue de manière moins psychologique; et il est d'autant plus remarquable que cette axiomatique soit reliée à la fonction représentationnelle: la tonalité de cette fonction, qui marque la relation des signes du langage aux objets et aux états de choses, est tout sauf psychologique. Comme on peut l'attendre du constructeur de systèmes et de synthèses qu'est Bühler, «[...] chacun des trois aspects fondamentaux est [...] possible, et aucun d'entre eux n'est strictement indispensable en psychologie. Celui qui peut observer de trois côtés un objet extrêmement compliqué serait stupide et agirait de manière inappropriée en voulant renoncer à l'avantage de les utiliser tous les trois.» (Bühler, 1930: 103)

philosophiques s'est trouvé conditionné par sa conception du langage comme phénomène sémantique et sociologique, et par dessus tout comme phénomène *sémiotique*.

(Traduit de l'allemand par Didier Samain)

Références

- BÜHLER, K. (1918a). «Kritische Musterung der neuern Theorien des Satzes», *Indogermanisches Jahrbuch*, 6, 1-20.
- BÜHLER, K. (1922 [1918b]). *Die geistige Entwicklung des Kindes*, Jena, G. Fischer.
- BÜHLER, K. (1921). «Der Ursprung des Intellektes», *Die Naturwissenschaften*, 9, 144-155
- BÜHLER, K. (1922). «Vom Wesen der Syntax», Klemperer, V., E. Lerch (réds.), *Idealistische Neuphilologie*, Festschrift Karl Vossler, Heidelberg, Winter, 54-84.
- BÜHLER, K. (2000 [1927]). *Die Krise der Psychologie, Karl Bühler Werke*, A. Eschbach et J. Kapitzky (éd.), Weilerswist, Velbrück.
- BÜHLER, K. (1929). «Europa und der amerikanische Kulturwille», *Europäische Revue*, 5, 635-650.
- BÜHLER, K. (1930). «Erlebnis, Benehmen und Werk», *Proceedings and Papers of the 9th International Congress of Psychology* (New Haven, 1929), 102-103, Princeton, University Press.
- BÜHLER, K. (1931). «Phonetik und Phonologie», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 4, 22-53
- BÜHLER, K. (1932). «Das Ganze der Sprachtheorie, ihr Aufbau und ihre Teile», Kafka, G. (réd.), *Bericht über den XII. Kongreß der Deutschen Gesellschaft für Psychologie* (Hamburg, 1931), Jena, G. Fischer, 95-122
- BÜHLER, K. (1933). «Die Axiomatik der Sprachwissenschaften», *Kant-Studien*, 38, 19-90.
- BÜHLER, K. (1982[1934]). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Stuttgart, New York: G. Fischer.
- BÜHLER, K. (1936). «Das Strukturmodell der Sprache», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 6, 3-12
- BÜHLER, K. (1938). «Der dritte Hauptsatz der Sprachtheorie. Anschauung und Begriff im Sprechverkehr», *Onzième Congrès Internationale de Psychologie, Paris 1937. Rapports et Comptes Rendus*, Paris, 196-203.
- BÜHLER, K. (1990 [1934]). *Theory of Language. The Representational Function of Language*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins.
- EGIDI, R. (1984-85). «Anton Marty. Eine Sprachphilosophie in der Nachfolge Brentanos», *Internationale Bibliographie zur österreichischen Philosophie 1984-1985*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 23-104.
- ESCHBACH, A. (1984). «Karl Bühlers Axiomatik und das Axiomensystem der Zeichentheorie», C.F. Graumann, Th. Herrmann (éds.), *Karl Bühlers Axiomatik. Fünfzig Jahre Axiomatik der Sprachwissenschaften*, 53-104, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann.
- ESCHBACH, A. (1987). «Archäologie, Kriminalistik und Wissenschaftsgeschichte: Der Fall Karl Bühler. Ein Plädoyer für wissenschaftshistorische Forschung», Schmitter, P. (éd.), *Geschichte der Sprachtheorie. Band 1: Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 162-177 .
- ESCHBACH, A. (éd) (1988). *Karl Bühler's Theory of Language. Proceedings of the Conferences at Kirchberg and Essen (1984)*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- GUTTERER, D. (1984). «Die kleine Vollform und die große Leerform. Zu Karl Bühlers Theorie der sprachlichen Begriffszeichen», Eschbach, A. (éd.), *Bühler-Studien. Band 2*, 115-145, Frankfurt am Main, Suhrkamp.

- HETZER, H. (1988). «Karl Böhlers Anteil an der kinder- und jugendpsychologischen Forschung im Wiener Institut», in Eschbach (1988), 17-32.
- KNOBLOCH, C., SCHALLENBERGER, S. (1993). «Sprechhandlung und Sprachbedeutung in der Sprachpsychologie um 1930», *Histoire Épistémologie Langage*, 15/I, 81-109.
- STUMPF, C. (1906). «Erscheinungen und psychische Funktionen», Sprung H., L.Sprung (réds. 1997), *Carl Stumpf – Schriften zur Psychologie*, Frankfurt am Main, Peter Lang.
- UEDA, Y. (s.a.). «Karl Böhlers Axiomatik der Sprachwissenschaften – Wie sieht sie nach 50 Jahren aus», Internet, www.ip.kyusan-u.ac.jp/J/noguti/kai1-37/kai-zf/24ueda.htm.
- VONK, F. (1992). *Gestaltprinzip und abstraktive Relevanz. Eine wissenschaftshistorische Untersuchung zur Sprachaxiomatik Karl Böhlers*, Münster, Nodus.
- WOLF, K. (1932). «Darstellungsfelder in der Sprache», Kafka, G. (réd.), *Bericht über den XII. Kongreß der Deutschen Gesellschaft für Psychologie* (Hamburg, 1931), 449-453, Jena, G. Fischer.

Résumé

Dans sa *Sprachtheorie* (1934) Karl Bühler offre au lecteur une discussion systématique des lignes directrices, constamment reformulées, de sa recherche sur le langage. Il s'agit pour lui d'exposer dans le cadre d'une théorie scientifique les propositions directrices ou principales, qui se trouvent à la base de toute recherche sur le langage. Naturellement il faut à Bühler apporter les preuves que sa démarche est féconde, qu'elle est adéquate au phénomène du langage. Les différentes relations d'un point de vue abstrait entre la conception que l'homme se fait de la réalité d'une part, son appréhension théorique par le langage d'autre part conduisent le philosophe et psychologue Bühler qui s'intéresse au langage à des découvertes qui offrent, tant aux chercheurs d'alors qu'à ceux d'aujourd'hui, de nouveaux aperçus dans les questions de méthodologie et de définition de l'objet de la linguistique. En me basant sur les textes publiés entre 1918 et 1938, je me propose d'aborder plus avant cette problématique. Je compte notamment esquisser et discuter le rôle des connaissances linguistiques de l'époque (de la phonologie en particulier) et des constructions théoriques en psychologie, qui ont constitué un modèle diffus, mais important sur le plan conceptuel et méthodologique, pour la démarche de Bühler dans le domaine de la théorie du langage.

In seiner *Sprachtheorie* (1934) bietet Karl Bühler dem Leser eine systematische Erörterung seiner immer wieder anders gestalteten Leitfäden der Sprachforschung. Es geht ihm um die wissenschaftstheoretische Darlegung von Leit- oder Hauptsätzen, die jeder Sprachforschung zugrunde liegen. Selbstverständlich muss Bühler Beweise dafür erbringen, dass sein Verfahren ein fruchtbares ist, das dem Phänomen der Sprache gerecht wird. Die abstraktiv verschiedenen Beziehungen zwischen der menschlichen Wirklichkeitsauffassung einerseits und ihrer sprachtheoretischen Erfassung andererseits führen den an Sprache interessierten Psychologen und Philosophen Bühler zu Erkenntnissen, die sowohl den damaligen als auch den heutigen Sprachforschern in Fragen der Methodologie und der Gegenstandsbestimmung der Linguistik neue Einsichten bieten. Auf diese Problematik möchte ich anhand der zwischen 1918 und 1938 veröffentlichten Texte näher eingehen. Außerdem geht es mir darum, die Rolle der damaligen linguistischen Erkenntnisse (vor allem der Phonologie) und der psychologischen Theoriegebäude, die ein diffuses aber konzeptuell und methodologisch wichtiges Modell für Bühlers sprachtheoretisches Verfahren bildeten, im Umriss vorzulegen und zu diskutieren.

In his *Sprachtheorie* (1934) Karl Bühler offers his readers a systematic exposition of his continuously changing principles of linguistic research. He is concerned with the scientific explanation of leading or guiding principles which lie at the heart of linguistic research. As a matter of course, Bühler has to prove that his method is a productive one and that it does justice to language as an object of scientific research. The in an abstractive way different relations between the human conception of reality on the one hand and its language-theoretical comprehension on the other hand lead the psychologist and philosopher Bühler, interested in language as such, to insights which offer contemporary and modern linguists to new perceptions in matters concerning the methodology and the objective status of language research. I would like to deal with these problems by analysing the texts Bühler published between 1918 and 1938. Furthermore, I will describe and discuss the role of linguistic knowledge in that period

(especially the meaning of phonology) and of systematic psychological theories which offer a rather diffuse but nevertheless conceptually and methodologically important model for Bühler's language-theoretical method.